

RAM DAM



Entrez, les artistes !



Sélection de livres 2014
CE2 et CM1 (moyens lecteurs)

Babak, le jour où ton cheval est né, Alain Serres, Vanessa Hié, Editions Rue de Monde



Vanessa Hié



Alain Serres

Un village, une jument et bientôt une naissance. Tout le village commence à s'agiter et se presser autour du cheval pour assister à l'arrivée du poulain. Tout le monde, sauf Babak, le propriétaire de la jument, qui reste introuvable malgré les recherches effectuées par son neveu, ses frères et ses voisins. L'arrivée du poulain provoque une fête : il y a de la musique, ça chante et ça danse.

A quelques pas de là, il y a Babak, grimpé dans un arbre, en train de peindre cette scène joyeuse de naissance. C'est un beau jour de création pour Babak, qui réussit ce jour-là à peindre un tableau jusqu'au bout et à transmettre sa passion à son neveu.

Un bel album sur la vie, les voies mystérieuses de la création et sur la famille. Babak, c'est aussi celui qui est différent des villageois, qui poursuit son chemin tranquillement, sans se soucier des autres.

Au fil des pages, la scène finale se construit, au même rythme que le tableau peint par Babak. Comme dans les toiles de Bruegel l'ancien, la vie rurale se déploie sous nos yeux. Ici, ce sont les jeux de transparence, les papiers imprimés, découpés, collés puis peints par Vanessa Hié, qui nous offrent un joyeux spectacle, plein de détails amusants dans les maisons, les arbres, sur les toits et les chemins au milieu des collines éclairées par un soleil bien rond et bien lumineux.

Pascale Pineau

C'est un album qui procède par recouvrement ou « découverture » suivant le sens de lecture (du début à la fin, ou inversement).

Le jour se lève, petit à petit les couleurs prennent forme et passent de ce que l'on pourrait appeler de l'art informel, ou expressionniste abstrait, nous glissons vers des représentations figuratives de la réalité de ce que ce village offre.

Tout les villageois accompagnent la jument qui va pouliner, et c'est celle de Babak.

C'est le tableau de Babak que nous découvrons petit à petit.

Observer son village se mettre en émoi autour de sa pouliche, voilà le spectacle représenté par notre ami Babak.

Petit à petit l'histoire se dévoile, les espaces saturés de zones colorées laissent la place à la narration, qui se compose et structure l'arrivée du poulain.

C'est comme si nous assistions à la naissance du dessin, de la peinture qu'est entrain de réaliser Babak.

Cet album foisonne de personnages comme dans certaine toile de Breughel.

Il permet à l'issue de la découverte complète du tableau d'aborder la notion de plans (premier plan...).

C'est un album qui ouvre des débats en classe.

Cette représentation n'est pas sans nous rapprocher des œuvres de Théo Tobiasse, ou de Marc Chagall, rapprochons cet album de l'œuvre de Breughel le Jeune « Scène de patinage » (huile sur bois, 1613), exposée au Musée des Beaux Arts de Mulhouse.

Histoire des Arts

Théo Tobiasse

Théo Tobiasse est né en Israël en 1927 de parents qui venaient d'arriver de Lituanie. D'insurmontables difficultés matérielles poussent la famille vers Kowno, puis vers Paris, où son père, typographe, espère du travail. Théo Tobiasse a six ans ; ce voyage épuisant, interminable, ce « déplacement », laisseront à l'œuvre entière du peintre le parfum de l'exil. Sa différence, son accent, le regard de « l'autre », obligeront Tobiasse à ne compter que sur lui-même. Temps de guerre, Paris est sous la botte nazie. Tobiasse passe un temps très bref à l'École des Arts Décoratifs, avant que les lois discriminatoires ne l'obligent à se cacher ; la famille Tobiasse restera cloîtrée deux longues années dans leur minuscule appartement.



Quand le jour renaît, Théo Tobiasse s'est constitué un important dossier de dessins

qu'il a réalisés au cours de sa réclusion. Il conçoit et crée des étalages de luxe, réalise de nombreux cartons de tapisseries ; pendant plus de quinze ans, Théo Tobiasse fera des créations publicitaires, à Paris d'abord, puis à Nice où il s'installe en 1950. Dès qu'il le peut, souvent la nuit, il peint. Il est remarqué en 1960 lors d'une exposition de jeunes peintres à Nice. Théo Tobiasse décide de se consacrer à la peinture en 1962.



Ses thèmes, d'abord profanes, évoluent rapidement vers des réminiscences de son enfance dont certains éléments deviennent chez l'artiste de véritables symboles. Ces « mots picturaux », propres à l'artiste, se

mêleront à des thèmes bibliques, au thème récurrent de l'exil, à des fantasmes érotiques. L'œuvre de Tobiasse parle du passé, sans doute pour mieux prévenir l'avenir. Ses toiles, comme son importante œuvre sur papier (gravures, lithographies, dessins), sont tissées de foules, de femmes, d'enfants, de soleil, d'étoiles, mais aussi de candélabres qui sont les lumières de l'espoir. Passionné d'art et de vie, acharné à son travail, le peintre Tobiasse grave, sculpte, modèle, écrit – tenant au jour le jour de fantastiques cahiers -, crée des céramiques, des bronzes, dessine, réalise des fresques, des vitraux, etc.

Marc Chagall

L'itinéraire singulier du « maître de Vitebsk », artiste dévoré par une perpétuelle inquiétude.

Publicité

De Marc Chagall (1887-1985), on n'a retenu, par complaisance ou par désintérêt condescendant, que cette logomachie mystificatrice et vulgarisante, cette imagerie de bazar, composée de fiancés en apesanteur, de violonistes juifs et barbus raclant sur les toits, d'ânes bibliques et rouges, de vaches bleues, de Christ cubistes, d'anges en chute libre, d'acrobates bigarrés.



Certains amateurs de lyrique connaissent son plafond de l'Opéra Garnier commandé par Malraux, alors ministre de la Culture, ignorant toutefois que Chagall avait créé costumes et décors pour une reprise de L'Oiseau de feu de Stravinsky, pendant la Seconde Guerre mondiale. La faute à qui? Aux revendeurs de tee-shirts ou de posters? À la négligence des spécialistes?

Toujours est-il que nous manquions jusque-là d'une biographie digne de ce nom du maître de Vitebsk, cette «Tolède russe». Nous ne disposions, mutatis mutandis, que des pages de Jean Cassou ou de Mandiargues, des évocations de son ami Cendrars, ou des souvenirs attendrissants de son fils naturel, le compositeur David McNeil (Quelques pas dans les pas d'un ange). Aujourd'hui, justice est faite avec cette monographie très

complète et formidablement documentée, signée par Jackie Wullschläger, responsable des pages artistiques du Financial Times, et qui nous révèle un Chagall méconnu ou secret, qui ajoute à notre fascination.

«Un coloriste plein d'imagination»

Chagall, selon elle, fut «l'inventeur d'un langage visuel capable de traduire aussi bien l'effervescence de son siècle que ses atrocités». Regardons de plus près les zones d'ombre de celui que son ami Apollinaire appelait «un coloriste plein d'imagination».

En 1914, à vingt-sept ans, le peintre rompt avec son exil parisien et retourne en Russie. Adieu la Ruche de Montparnasse où il avait coudoyé quatre ans durant Modigliani, Diego Rivera et ses compatriotes Zadkine et Soutine, adieu la bohème, la profonde amitié avec Cendrars et le dérèglement des sens, artistiques ou sensuels. Enthousiasmé, à l'égal des poètes Maïakovski ou Blok, par la révolution d'Octobre, laquelle, rappelons-le, tenait plus de l'ambition utopique que de la mise en pratique du socialo-communisme, il participe activement à la vie politique,



sans cesser de peindre. Sa manière évolue, et son cubo-futurisme pratiqué à Paris s'estompe pour se rapprocher des canons esthétiques dictés par le régime de Lénine.

En 1918, il est nommé commissaire des Beaux-Arts de Vitebsk, y crée une école artistique et organise les festivités populaires du premier anniversaire de la victoire bolchevique ; l'État lui achète de

nombreuses toiles ; il déclare: «Les petits-bourgeois peuvent bien nous cracher leur venin à la figure, nous sommes persuadés que de nous artistes prolétaires émergeront bientôt des classes laborieuses...»

Mais l'arrivée du «réalisme socialiste» le fait déchanter. L'antisémitisme d'État s'étend: les synagogues sont fermées.

Après l'immense succès du Théâtre juif de Moscou, Chagall reprend son bâton de pèlerin errant et choisit Berlin, puis Paris. Il illustre, entre autres, Les Âmes mortes de Gogol et les Fables de La Fontaine. Pendant la guerre, il suit les surréalistes et s'exile à New York, puis fait en 1942 un crochet décisif par le Mexique où il a la révélation de l'art précolombien. Il se lance dans la sculpture et la céramique.

Comme le souligne sa biographe, Chagall n'a cessé d'être fasciné par la mort du Christ ; elle parcourt toute son œuvre en pointillé, avec pour culminance sa Crucifixion blanche de 1939, qui relève du martyrologe juif et transforme la scène en emblème tragique de l'histoire contemporaine. Le judaïsme, la Russie et l'amour: telles étaient les obsessions de ce pionnier de l'art moderne.

«Chagall», de Jackie Wullschläger, Gallimard, «Biographies»

Pieter Bruegel le Jeune

Pieter Bruegel le Jeune (fin 1564 ou début 1565, Bruxelles - 10 octobre 1636, Anvers), était un peintre flamand de la Renaissance, fils de Pieter Bruegel l'Ancien et frère de Jan Bruegel l'Ancien.

Il avait entre 4 et 5 ans à la mort de son père, il a donc suivi un apprentissage pour se consacrer à la peinture.



Il était surnommé « Bruegel d'Enfer » à cause d'un de ses thèmes favoris : les incendies. Il se forme à Anvers où il est reçu franc-maître en 1585. Il se retrouve vite à la tête d'un atelier très productif et a de nombreux élèves (dont son fils Pieter III). Il est longtemps imitateur de l'œuvre de son père, et en inventera de semblables et réalise nombre de copies pour répondre à la

demande des collectionneurs. C'est d'ailleurs à travers les excellentes copies du fils que l'on connaît certains originaux disparus du père. Il conserva tout sa vie le style du réalisme flamand.

Rappelons-nous que le fils de Pieter Bruegel a durant toute sa vie essayé d'imiter son père. Il en a copié les plus célèbres : Le dénombrement de Bethlehem, le Trébuchet.

La technique de copie utilisée à l'époque était celle des pochoirs troués, qui reprenaient les masses colorées du tableau, et les dessins de détail étaient copiés puis troués sur les cernes des dessins. Ensuite on posait cette feuille de papier sur un châssis en bois, déjà traité, en on tapotait de la poussière de craies noires, les limites et contours apparaissent.

Mais n'oublions pas les qualités essentielles de ces œuvres :

- elles évoquent la simple condition humaine,
- elles grouillent d'activités, les personnes s'agitent dans un nombre infini d'occupations, l'homme n'est qu'un rouage de cette société,
- elles évoquent au même titre le monde de l'enfance que le monde des adultes,
- elles présentent des gens simples s'adonnant à des plaisirs simples, à des jeux, et en ce sens elles nous renseignent sur ce que les arts populaires de l'époque présentent comme pratiques, objets d'usage,
- les personnages sont souvent habillés grossièrement, pour se protéger des intempéries,
- les paysages ne sont pas allégoriques, contrairement à ceux que l'on peut observer dans la peinture italienne de la même époque (paysages empruntés de mythologie, qui célèbre les corps),
- elles s'attachent à présenter des personnes de condition modeste, - les scènes sont souvent campagnardes, Bruegel l'Ancien comprenait la condition humaine, ses œuvres et celles de son fils traduisent une volonté certaine d'exprimer un sentiment d'humanité, une vision de la vie sans concession, autour des activités humaines bien réelles.

Le poisson rouge de Matisse, Sandrine Andrews, Julia Chausson, Editions Collection Art-Album Palette.../Hélium



Julia Chausson



Sandrine Andrews

Le poisson rouge de l'artiste Matisse raconte son maître, son art, sa passion.

Au travers d'illustrations en impression rappelant l'emploi des couleurs primaires affectionnées par l'artiste, le poisson rouge partage certains moments clé de la carrière artistique de Matisse, nous faisant pénétrer dans ce courant étrange et original qu'était le Fauvisme à son époque.

Apparaissent des personnages, des rencontres, des peintures...

Proposant sa propre signature artistique, Julia Chausson fait découvrir aux plus jeunes le Fauvisme respectant elle-même les critères du genre, petites touches et juxtaposition des couleurs sans nuances.

L'histoire de Sandrine Andrews donnant vie au poisson rouge présent dans certaines peintures de Matisse, est un bon prétexte pour faire découvrir l'un des précurseur de ce mouvement qui défraya la chronique et l'Art au début du XXème siècle, rejetant les canons institués.

Un esprit libre et créatif, à l'écho universel, dont les œuvres nous transportent encore aujourd'hui

Bel album qui nous transporte dans le regard du poisson rouge. La vie de Matisse se déroule sous nos yeux, les étapes de son travail artistique sont déclinées de manière sobre et humoristique.

La technique utilisée pour illustrer cet album est la gravure sur bois (xylogravure), en plusieurs planches (une par couleur) chaque fois qui se superposent et donnent ainsi un relief à ces images.

Raconter la vie d'un artiste sous l'angle le plus incongru, permet de prendre de la distance par rapport aux évènements qui ont émaillé son parcours.

Pratiques artistiques

Et si nous regardions notre environnement en écho aux œuvres de Matisse.

A partir de croquis, des projets de gravures peuvent ainsi prendre place et « raconter » notre vie en classe.

Des natures mortes improvisées (sacs de classe), des vues « animées » (cour de récréation), des architectures (vues du bâtiment), des personnages (enseignants, élèves) peuvent donner corps au récit.

Une sortie culturelle peut servir de creuset pour recueillir de nombreux témoignages graphiques, qui ensuite pourront être mis à contribution pour créer une narration imaginaire.

Créer des albums, qui peuvent être composés de pages reliées entre elles (à la manière d'un accordéon), ceci après avoir fait un choix dans les gravures « tirées », nous incitera à réaliser des « œuvres uniques », dans le sens d'un travail artistique, mettant en jeu des capacités imaginatives et des pratiques artistiques innovantes.

Nous pourrions ainsi prendre des photographies de notre environnement, les imprimer (noir et blanc).

Deux techniques s'offrent nous :

- recoloriser sur les tirages en noir et blanc à l'aide de posca, ces images dans les gammes déclinées par les fauvistes
- par transparence à l'aide d'une feuille de papier recueillir les contours des objets, personnages, bâtiments..., et les coloriser à l'aide de peintures vives.

Cet album est une invitation à exercer une technique de reproduction, de création de multiples : la gravure.

Pour ce faire, utilisons du polystyrène extrudé, et des encres à l'eau pour mettre en couleur les gravures réalisées.

Nous pouvons adapter à cette technique les conseils donnés sur cette fiche :

http://www.crdp-strasbourg.fr/experience/doc/re_gravure.pdf

http://crdp.ac-bordeaux.fr/cddp33/art/arts_a_pattes/Jestampes_Pistes_pedagogiques.pdf

http://pedagogie.ac-toulouse.fr/lotec/EspaceGourdon/SPIP/IMG/pdf/la_gravure.pdf

http://www.ac-montpellier.fr/artsvisuels34/documents/technique/Gravure_en_creux.pdf

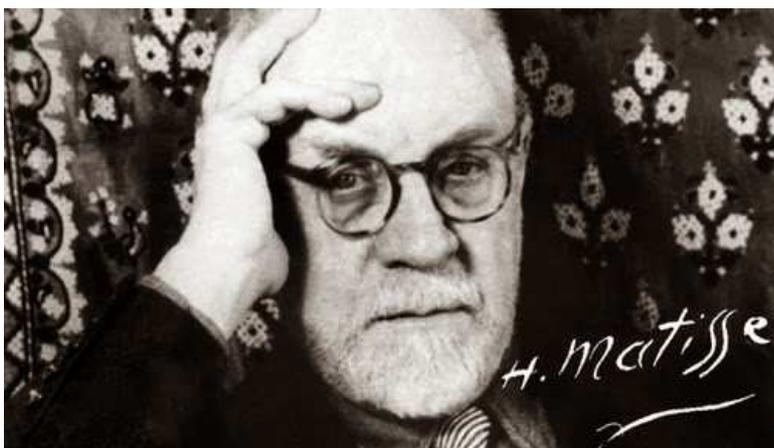
Un peu d'histoire de la gravure en perspective avec le Musée du papier peint de Rixheim
http://www.crdp-strasbourg.fr/histarts/wp-content/uploads/papier_peint.pdf

Histoire des arts Henri Matisse

« Regarder toute la vie avec des yeux d'enfants »

Henri Matisse

Cateau-Cambrésis, 1869 - Nice, 1954



Bouguereau, puis Gustave Moreau, plus proche contemporains. Il découvre ensuite l'impressionnisme, Gogh...

Fils d'un marchand de grains, Henri Matisse entreprend tout d'abord des études de droit et exerce la fonction de clerc d'avoué dans un cabinet notarial de Saint-Quentin dans l'Aisne. À l'occasion d'une convalescence, il commence modestement à dessiner. Cette première expérience le conduit, en 1891, à s'installer à Paris pour apprendre la peinture. Ses professeurs sont le peintre académique des mouvements d'avant-garde Turner, Cézanne, Gauguin, Van Gogh...



En 1904, après sa rencontre avec Signac, théoricien de la méthode divisionniste inaugurée par Seurat, il peint Luxe, calme et volupté. Mais cette toile ne le satisfait pas : « Mes couleurs dominantes, sensées être soutenues et mises en valeur par les contrastes, étaient en fait dévorées par les contrastes, que je faisais aussi importants que les dominantes. Ceci m'amena à peindre par aplats : ce fut le fauvisme. »

En 1905, Matisse expose au Salon d'Automne un portrait de sa femme, La Femme au chapeau, qui fait scandale. Gertrude Stein raconte : « Les visiteurs pouffaient en regardant la toile, et on essayait de la lacérer. » Cependant, bien que décrié, le peintre sort de l'anonymat et s'impose comme chef de file d'une nouvelle école avant-gardiste.

Les poissons rouges, 1912

À partir de cet événement, il ne cesse d'exposer et de vendre ses toiles. En 1909, notamment, le riche collectionneur russe Chtchoukine lui commande deux compositions, La Danse et La Musique. L'aisance matérielle que lui confère son succès lui

permet d'effectuer divers voyages, comme ses deux visites au Maroc entre 1912 et 1913, qui enrichissent son œuvre.

Non mobilisé pendant la guerre, Matisse a alors 45 ans, il reste à Collioure, puis s'installe à Nice, où, jusqu'à la fin des années 20, il travaille presque exclusivement sur le thème du corps féminin.

En 1930, la recherche d'une autre lumière et d'un autre espace le conduit à entreprendre un long voyage pour Tahiti. De cette île, il ramène des photographies, des croquis, mais surtout des souvenirs. Ce n'est que bien plus tard qu'il parvient à intégrer l'expérience tahitienne à sa pratique picturale, à travers les gouaches découpées. À partir de 1941 et après une lourde opération chirurgicale, ce nouveau procédé donne naissance à ses ultimes chefs-d'œuvre dont Jazz en 1947, La Tristesse du roi, 1952, ou les projets pour la Chapelle de Vence entre 1948 et 1951.

Pierre Bonnard

Naissance : Fontenay-aux-Roses - 1867 / Décès : Le Cannet, 1947



Très tôt, Bonnard montre un intérêt pour les lettres, le latin, le grec et la philosophie ainsi que pour le dessin et la couleur. En 1885, après avoir obtenu son baccalauréat, il entre en faculté de droit, selon les désirs de son père. Il obtient sa licence en 1888.

Il va alors suivre les cours de l'Académie Julian et est admis à l'École des Beaux-Arts, où il rencontre Vuillard, de qui il se rapproche. Il découvre la peinture de Gauguin, Van Gogh, Degas, Monet, Cézanne...

Pierre Bonnard adhère au groupe artistique des Nabis. Celui-ci est composé entre autre d'Édouard Vuillard, Maurice Denis, Félix Vallotton, et est fortement influencé par les idées de Paul Gauguin, est également très marqué par

la vogue du japonisme. Tout particulièrement marqué par cette dernière tendance, et la conception différente de la perspective et de l'espace que l'on retrouve dans le kakemono, Pierre Bonnard acquit alors le surnom de "Nabi japonard". Ce mouvement avait également pour caractéristiques l'exaltation de la couleur, la simplification de la forme et la sublimation du quotidien, auquel les Nabis confèrent un caractère atemporel.

En novembre 1889, Bonnard prête serment d'avocat. Dans l'année 1890 il se rend tous les jours au Parquet. Il y dessine les hommes de loi. Cette année là il doit effectuer une période militaire, il est soldat de 2e classe au 52e régiment d'Infanterie à Bourgoin. De là naîtra sa toile L'Exercice, dans laquelle il manie des tons purs.

Les Nabis s'avèrent également novateurs dans le domaine des arts graphiques en réalisant des albums d'estampes et des livres illustrés. Pierre Bonnard fut le premier des nabis à s'intéresser à l'affiche. Rejetant au départ le modelé de la peinture traditionnelle en faveur d'aplats de couleurs franches, cernés par une ligne évocatrice et élégante qui vise à l'effet décoratif, il trouve progressivement une voie toute personnelle où il emploie pour peindre des sujets intimes, intérieurs, nus, fenêtres ouvertes sur le jardin, des effets impressionnistes servis par des palettes de couleurs légères et lumineuses, le tout soutenu par un sens très sûr de la composition et du dessin.

En 1891, il présente 5 tableaux en 4 panneaux décoratifs au Salon des Indépendants. Cette même année, il exécute une commande pour France-Champagne et abandonne du même coup



sa carrière juridique. Il fait alors la connaissance de Toulouse-Lautrec, avec qui il se lie d'amitié. Il se retrouve en concurrence pour un projet pour le Moulin Rouge, Lautrec l'emporte.

Au Salon des Indépendants de 1892, Bonnard présente *Le Corsage à carreaux* et *La partie de croquet*.

Grande salle à manger, 1934/1935

En 1893, il rencontre Marthe qui deviendra son modèle. La même année est publiée *Scène de famille*, l'une des premières lithographies de Bonnard dans la revue *L'Estampe*. Après

cela il fera d'autres lithographies pour la *Revue Blanche*, comme *Parisiennes* et *La Femme au parapluie*.

En 1897, Bonnard illustre de 18 dessins au pinceau un roman du Danois Peter Nansen, *Marie*, parue dans la *Revue Blanche*. Il est alors remarqué par Ambroise Vollard et fera sur sa demande, 109 lithographies pour un ouvrage de poésies libres de Verlaine, *Parallèlement*. Il renouvellera l'expérience, toujours sur la demande de Vollard, pour *Daphnis et Chloé*.

Dans le début des années 1900, Bonnard voyage beaucoup à l'étranger. D'abord à Venise et à Milan en 1899, avec Roussel et Vuillard, puis en Espagne en 1901, Séville, Grenade, Tolède, Madrid. Entre 1905 et 1906, il entreprend une croisière en Belgique et en Hollande.

Il achète en 1926 la Villa Le Bosquet au Cannet, dans laquelle il se retira pendant la guerre en 1939.

Il traverse ensuite une période sombre durant laquelle il peint des intérieurs et des scènes de rues nocturnes.

Son unique compagne Marthe meurt en 1942.

Toi ! L'artiste !, Kathrin Schärer, Editions Kaleidoscope



En introduction, un cochon rose, ravi, s'apprête à monter dans un train. Page suivante, sur un bureau encombré d'encres, de crayons, de livres, s'apprêtent à dessiner... un train que nous découvrons ensuite.

Kathrin Schärer

A partir de là, la fantaisie de l'artiste peuple le train de voyageurs peu fréquents : vache, chien, biquette, jusqu'à ce que l'on rencontre le cochon de la couverture. S'engage alors un échange vif entre le cochon mécontent de son sort et son créateur qui exécute les volontés de sa créature. Les quatre volontés de Johanna (prénom du « cochon » qui interpelle l'auteure) sont traitées avec virtuosité, taches sur le corps pour ne pas ressembler à une tirelire ; vêtements rayés pour sauvegarder sa pudeur ; temps suspendu ou accéléré pour envisager des histoires possibles, effrayantes ou rassurantes selon les cas jusqu'à sa rencontre avec Jonathan, autre cochon très séduisant. Tout cela construit une réflexion narratologique très réjouissante sur la liberté du créateur et celle de ses personnages entre le réalisme du travail de l'auteure-illustratrice symbolisé par un dessin rigoureux et la fantaisie décalée des situations. L'ouverture finale laisse entrevoir une suite, aux lecteurs de jouer peut-être après cette leçon magistrale.

Danielle Bertrand

Etre acteur et regardeur.

Le narrateur nous installe dans la peau du dessinateur, de l'illustrateur. Nos mains sont prolongées sur les pages de l'album, et parfois distribuent des crayonnées et des couleurs à cette histoire. Mais quelle histoire, des tranches de vies, attrapées au gré des arrêts du train.

Ces animaux qui nous ressemblent, dans ce que l'on peut imaginer par la fenêtre d'un train.

Il y a ce va et vient entre le dessinateur, les dessins qui deviennent autonomes, et ces petites histoires qui accompagnent ce train.

Le train devient le théâtre de ces scénettes, qui s'écrivent d'une gare à l'autre.

Proposition de pratiques artistiques

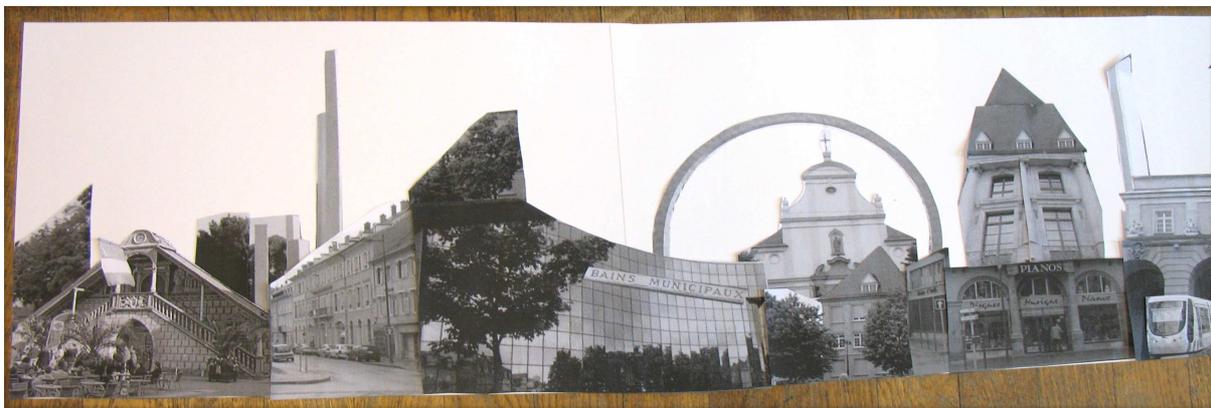
Réaliser une installation avec un train. Créer l'environnement d'une gare avec des personnages (animaux) en volume.

L'école peut devenir une gare d'où partent des trains.

Il s'agit de recréer des panoramiques qui traduisent les paysages traversés.

Il s'agit de pouvoir constituer des collections de toutes sortes d'architectures rencontrées dans la proximité de l'école, d'y adjoindre certaines architectures remarquables photographiées dans la ville à proximité.

Des tirages sur papier de ces prises de vues pro seront effectués. Il s'agit de respecter quelque peu les échelles des objets photographiés, de sorte que les assemblages, collages, puissent se



faire sans provoquer trop de distorsions entre les éléments assemblés.

Là, nous nous rappelons que les panoramiques de la manufacture Zuber proposaient des raccourcis entre les paysages rencontrés dans un pays, et les offraient rassemblés, par des

artifices souvent d'ordre végétal (des arbres, des buissons), minéral (une montagne, des rochers) qui servaient habilement de liant entre différentes scènes et lieux évoqués.

Nous serons attachés à créer une forme de linéarité dans la construction de ces paysages urbains, en regard des gravures de la *Cosmographia Universalis* de Sébastien Münster.

Découvrir des architectes et artistes singuliers : Hundertwasser, Gehry, et Gaudy, vont nous donner des espaces de liberté autour de ce que des assemblages d'objets architecturaux peuvent autoriser.

La mise en couleur relève d'un désir d'harmoniser ces nouvelles constructions.

Lier plastiquement ces photographies imprimées en noir et blanc, peut s'opérer par une utilisation de la couleur. Des feutres marqueurs permettent assez aisément de poser une esthétique choisie, en se jouant des lignes, des signes d'architecture, de partis pris coloristes.

Là, ce sera l'occasion d'effectuer toutes sortes de combinaisons que le collage permet de mettre en œuvre.

Il s'agira de mélanger des « morceaux » de bâtiments entre eux, de combiner des formes entre elles, de multiplier (par photocopie) des parties nécessaires et utiles à la réalisation du panoramique d'architectures imaginaires.

Laisser émerger un paysage inventé à partir d'images prélevées, permet de recréer de



nouveaux espaces urbains.

Nous pouvons également disposer des éléments choisis, sur des supports en carton, afin de combiner aisément des paysages, des espaces urbains, des architectures en devenir.

Là les éléments autonomes nous donnent une liberté d'action encore plus grande pour réaliser des combinaisons entre tous les édifices inventés.

Les activités proposées abordent des connaissances propres aux images appréhendées selon leurs caractéristiques, leurs supports et leurs fonctions. Une grande diversité d'images est offerte et utilisée : les photographies liées à l'expérience vécue en classe, les affiches et les images prélevées dans l'environnement, les dessins et les illustrations d'albums, les reproductions d'œuvres (cf. liste d'œuvres), les images documentaires, les fictions (images fixes ou animées), les différentes images de l'écran de l'ordinateur.

Progressivement, les élèves sont amenés à :

- retrouver la provenance de certaines images ;
- utiliser un vocabulaire élémentaire de description d'une image ;
- comparer diverses images ;
- utiliser une image ou seulement une partie pour en réaliser une nouvelle.

Puisant dans la diversité renouvelée des images de la classe, l'enseignant accompagne l'enfant dans ses découvertes et sa compréhension du monde. Cette approche peut se développer dans une dimension narrative (les albums si souvent rencontrés permettent d'en explorer les multiples possibilités). Elle doit aussi se développer dans une dimension plastique qui donne à l'image sa puissance propre et son expressivité. Dans l'un et l'autre cas, l'observation, la manipulation, la production sont sans cesse sollicitées.

Pour en savoir plus

http://www.crdp-strasbourg.fr/experience/archi_imaginaires/index.htm